Relation sur mon séjour en exil et l'exode des religieux jusqu'en Russie, par un novice de la Valsainte, de 1797 à 1800

Josiane Bourguet-Rouveyre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1966>

DOI : 10.4000/ahrf.1966

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 263-265

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Josiane Bourguet-Rouveyre, « Relation sur mon séjour en exil et l'exode des religieux jusqu'en Russie, par un novice de la Valsainte, de 1797 à 1800 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 342 | octobre-décembre 2005, mis en ligne le 05 avril 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1966> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1966>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Relation sur mon séjour en exil et l'exode des religieux jusqu'en Russie, par un novice de la Valsainte, de 1797 à 1800

Josiane Bourguet-Rouveyre

RÉFÉRENCE

Ferdinand de HÉDOUVILLE, *Relation sur mon séjour en exil et l'exode des religieux jusqu'en Russie, par un novice de la Valsainte, de 1797 à 1800*, texte établi et annoté par un moine de l'abbaye de Tamié, Paris, L'Harmattan, 2003, 291 p., ISBN 2-7475-4085-5, 23.5 €

- 1 Ce texte, étayé de cartes, d'une chronologie et de diverses annexes, retrace les aventures d'un jeune aristocrate, Ferdinand de Hédouville, emmené dans une des nombreuses péripéties de l'émigration, pendant la Révolution française : c'est « l'Odyssée monastique » qui, autour d'un noyau de plusieurs dizaines de moines trappistes, conduit deux à trois cents personnes de Suisse jusqu'en Russie, avant que le Tsar Paul 1er, se ravisant sur les concessions qu'il leur avait faites, ne les chasse finalement de son empire. Tout commence en 1791, lorsqu'une vingtaine de moines de la Grande Trappe, refusant la constitution civile du clergé, et frappés par l'interdiction des vœux et la suppression des ordres contemplatifs, trouvent refuge, avec leur abbé dom Augustin de Lestrange, dans une chartreuse désaffectée du canton de Fribourg, la Valsainte. Ils sont bientôt rejoints par d'autres émigrés, laïcs ou religieux ; un couvent féminin est fondé par la princesse de Condé dans le Valais, ainsi que des écoles, ce qui explique le nombre important d'enfants concernés par ce voyage.
- 2 En 1798, l'avancée des troupes françaises convainc ces émigrés de trouver un refuge plus sûr, plus à l'Est, et cela se fera dans des conditions souvent difficiles bien retracées par la relation de Ferdinand de Hédouville, avec beaucoup de réalisme et une bonne

dose d'humour fataliste, ce qui accroît encore l'attrait du texte. Ces mémoires ont été rédigés tardivement, en 1838, pour les filles de l'auteur, professes au monastère de la Visitation de Reims. Ferdinand de Hédouville, né en 1774, avait très tôt adhéré à la contre-révolution, son père ayant convaincu ses deux fils aînés de s'engager dans l'armée de Condé. Mais, après les revers subis et surtout la mort du père, les deux jeunes gens se font admettre chez les trappistes de la Valsainte, au début de 1797. C'est ainsi que Ferdinand, devenu frère Jérôme, se trouve pris dans « l'Odyssée monastique ». Admis comme novice, il supporte en réalité très mal la règle imposée par l'abbé, lequel avait décidé de réformer les mœurs de la Trappe, jugées par lui non conformes aux rigueurs du temps : la Révolution française, en effet, qui avait fait mourir tant de religieux, n'imposait-elle pas de faire pénitence pour tous les maux qui s'étaient ainsi abattus sur l'humanité ? Les moines devaient vivre encore plus pauvrement que les paysans pauvres, ne se nourrir que de pain de méteil, de bouillies et de diverses « racines » ou « herbes » ; la viande, le beurre, le poisson, le sucre, le miel étaient formellement proscrits. Sept mois dans l'année, novices et profès devaient se contenter d'un seul repas par jour, ils dormaient sur une planche et passaient sept heures à chanter ou prier à genoux, le reste du temps étant consacré aux diverses fonctions réglant la vie de la communauté. L'indifférence à l'égard de l'hygiène et des soins médicaux devait entraîner bientôt une mortalité très élevée, aggravée par les conditions dans lesquelles l'émigration vers l'Est s'accomplit. Ferdinand de Hédouville, qui avait aimé la vie militaire, mais qu'un accès mystique avait précipité à la Valsainte, avait beaucoup de mal à supporter ce régime, malgré sa très grande bonne volonté ; et c'est ce qu'il explique dans son récit, avec beaucoup de sincérité, et sans se départir de sa ferveur religieuse. Il évoque fréquemment sa « faim dévorante » et l'espèce de maladie nerveuse qu'il avait contractée à force de privations. C'est un bon témoignage sur le raidissement de la vie monacale pendant la Révolution, montrant des religieux aspirant à un très haut niveau de spiritualité, et cherchant par là à corriger ou infirmer l'image que toute une littérature critique, de plus ou moins bon aloi, avait pu donner des mœurs peu chrétiennes supposées régner dans les établissements religieux. L'auteur se fustige, en effet, de n'avoir ni le courage, ni la capacité physique de suivre la règle. Tenté de quitter les trappistes pour se faire admettre dans une communauté moins exigeante, il y renonce par rejet de certaines pratiques, comme celles des moines prêcheurs polonais qui ont l'habitude de terminer leur copieux repas par un bon verre de schnaps. Aussi, lorsque tous les trappistes et tous ceux qui étaient venus avec eux sont contraints de sortir de Russie, à la fin de 1800, il décide de reprendre du service dans l'armée de Condé. Mais quelques mois plus tard, tandis que la paix se négocie, cette armée est licenciée par le gouvernement britannique qui la soldait. Ferdinand se voit doté d'une indemnité de huit mois de solde d'officier, ce qui va lui permettre de préparer son retour en France. Rayé de la liste des émigrés en 1802, il réside dans sa région natale, près de Soissons, mais ne se rallie pas, ne reprenant du service qu'en 1814. Entre temps, il s'est marié. C'est son veuvage qui le fait renouer avec son ancienne vocation religieuse : il sera chanoine, sans charge pastorale, jusqu'à sa mort en 1856.

- 3 Son récit montre comment s'organise la solidarité européenne autour de l'émigration, avec ses moments chaleureux, mais aussi ses ambiguïtés et ses tensions. Tout au long de leur périple, les fugitifs sont recueillis par des abbayes, ou bien se trouvent logés, par les autorités civiles, dans des établissements désaffectés par suite de sécularisations. L'accueil est très bon dans l'abbaye cistercienne de Salem, en Allemagne ; en Bohême, la communauté est logée dans un château appartenant à un

prince bavarois, sur la recommandation de l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de la reine défunte Marie-Antoinette, un séjour de quatre mois, « encore plus réparateur pour l'âme que pour le corps », nous dit frère Jérôme. À Cladraux, en Bohême, les trappistes rencontrent des religieux sécularisés par Joseph II, et c'est l'occasion de pleurer en commun sur leur sort malheureux : « Ces bons bénédictins ne pouvaient retenir leurs larmes en parcourant les cloîtres qui leur rappelaient des souvenirs bien précieux. Ils se consolaient un peu par la considération que leur monastère, longtemps habité par des soldats, l'étaient alors par des religieux reconnaissant saint Benoît pour législateur ». Le terme du voyage est l'abbaye de Zydydzine, un monastère donné par Paul 1er en toute propriété aux trappistes. Ceux-ci devront néanmoins en partager la résidence avec les anciens occupants, des religieux catholiques basiliens qui en ont été dépossédés. Lorsque finalement, par un revirement soudain, le Tsar décide de reprendre toutes les abbayes concédées, Ferdinand profite de la proximité du cantonnement de l'armée émigrée pour rejoindre son ancien capitaine. Ainsi, tandis que les trappistes sont dirigés vers Dantzig et l'Europe du Nord, il rentre, muni de son indemnité, par l'Autriche et l'Allemagne.

- 4 La vie des moines trappistes de la Valsainte pendant la Révolution française, a fait l'objet de deux relations : outre celle de Ferdinand de Hédouville, il y a le récit de Nicolas-Claude Dargnies, auquel les annotations du texte de Hédouville, par un moine de Tamié, font de nombreuses allusions. Par ailleurs, les annexes fournissent quelques autres témoignages sur cette histoire de l'émigration religieuse, assez poignante, et par certains côtés « désespérante », pour reprendre une expression de Gérard Gengembre.